Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse
Band: 4 (1924)
Heft: 3

Buchbesprechung: Buchbesprechung = Comptes rendus
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Besprechungen — Comptes rendus.

Aus Vergangenheit und Gegenwart. Festgabe Friedrich Philippi zum 14. Juli 1923, gewidmet von seinen Schülern, Amtsgenossen und Freunden. Münster in W. Regensbergsche Buchhandlung 1923. 159 S.

Die Festschrift ist dem verdienten ehemaligen Direktor des münsterischen Staatsarchivs gewidmet. Da die in der Festschrift vereinigten Aufsätze zum Teil auch schweizerische Leser interessieren werden, darf sie auch in dieser Zeitschrift eine kurze Anzeige beanspruchen.

In die römisch-germanische Zeit führen die Beiträge von F. Koepp über die Herkunft des Namens «Germanen» und von F. Cramer über die keltisch-germanischen Matronae. Sehr lesenswert ist ein Aufsatz des Germanisten Edward Schröder über die Latinisierung deutscher Eigennamen und ihre Rückwirkung. S. zeigt hier, wie es kommt, daß wir heute Konrad und Bernhard schreiben, während wir doch Konrat und Bernhart schreiben müßten. Auch die Akzentverschiebung wird mitunter vom Lateinischen beeinflußt: darum spricht der Deutsche noch heute Kunigúnde, Mathílde, während er nach den deutschen Betonungsgesetzen Kúnigunde, Máthilde sprechen müsste, wie es der Deutschschweizer ja auch tut. B. Vollmer veröffentlicht Bruchstücke aus einem Briefsteller des 13. Jahrhunderts, der sich im Düsseldorfer Staatsarchiv befindet, aber seinem Inhalte nach auf Frankreich oder doch ein französisches Vorbild hinweist. Interessant ist der Briefwechsel eines Ritters mit seinem Verwalter (prepositus), in dem dieser aufgefordert wird, für Bewaffnung der Untertanen zu sorgen. Von mehr lokalem Interesse sind die Aufsätze von Luise v. Winterfeld über die Ánfänge des Dortmunder Stadtrichteramtes und von A. Gottlob über die kölnische Enklave Koglenburg-Volkmarsen. Ein Beitrag von Hugo Rothert zeigt an einem Beispiel die Bedeutung der Kirchenheiligen für die Gründungsgeschichte der Kirchen, wie sie E. A. Stückelberg für die Schweiz nachgewiesen hat, und schildert die Verdienste des Klosters Korvey um die Bekehrung des Sachsenlandes. Hermann Rothert behandelt in einer lehrreichen Studie das Eschdorf, eine für Westfalen charakteristische Siedlungsform, die zwischen dem Einzelhof und dem Gewanndorf die Mitte hält. R. nimmt an, diese Siedlungsart sei in Nordwestdeutschland die ursprüngliche gewesen und habe im Laufe der Zeit teilweise dem Einzelhof oder dem Gewanndorf weichen müssen. In seinem Aufsatz über den Diebsschilling liefert der Referent einen Beitrag

zur Geschichte des deutschen Strafrechts. Es handelt sich um die lebenslängliche Verpflichtung des begnadigten Diebes zur jährlichen Zahlung einer Geldsumme an die Obrigkeit, die ihre Erklärung in der Sonderstellung des Diebstahls als eines unehrlichen Vergehens findet und vielleicht als Rest einer Strafknechtschaft zu deuten ist. M. Geisberg behandelt einen anonymen Kupferstecher aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts, der vermutlich oberdeutscher Herkunft war. Für weitere Kreise von Interesse ist der gründliche Aufsatz von A. Bömer über die Verfasserschaft der Epistolae obscurorum virorum. Bömer kommt auf Grund fremder und eigener Forschungen zu dem Ergebnis, daß am ersten Teile der Sammlung neben Crotus Rubianus auch Hutten und der westfälische Humanist Hermann von dem Busche beteiligt sind, und der letztere vielleicht auch zu dem zweiten, in der Hauptsache von Hutten herrührenden Teile beigesteuert hat. Ich erwähne weiter die Beiträge von W. Dersch über die Reiserechnung einer Hersfelder Gesandtschaft nach Rom 1556 und von J. Schwering über Prinz Eugen als Erwecker des deutschen Nationalgefühls und der vaterländischen Dichtung. R. Krumbholz gibt in seinem Aufsatz über das rathäusliche Reglement Friedrich Wilhelms I. für die Stadt Lübbecke 1727 einen Beitrag zur Geschichte des preussischen Absolutismus und seiner Eingriffe in die verlotterte Verwaltung der Städte. L. Schmitz-Kallenberg veröffentlicht ein unbekanntes Privileg des Gegenpapstes Viktor IV. (Mitte des 12. Jahrhunderts) für das rheinhessische Kloster Flonheim, das für die kirchliche Verfassungsgeschichte von Interesse ist. Den Schluß des Bandes bildet ein Aufsatz von J. Smend über Dichtung und Wahrheit in unserer Religion, der die Bedeutung der Phantasie für die Religionsgeschichte würdigt.

Münster i. W. Rudolf His.

Ludwig Reinhardt. *Helvetien unter den Römern.* Geschichte der römischen Provinzial-Kultur, 751 pages, 70 planches. Benjamin Harz Verlag, Berlin und Wien, in 8°.

Il nous manque un ouvrage sur la Suisse sous la domination romaine. Ce n'est certes pas le très médiocre volume, pour ne pas dire plus, dont nous allons rendre compte qui comblera cette regrettable lacune.

L'auteur est un polygraphe impénitent qui a déjà commis plusieurs ouvrages touchant plus ou moins à l'archéologie. J'avoue que jusqu'à ce jour je n'avais jamais eu le courage même de feuilleter l'un ou l'autre de ces gros livres qui encombrent une étagère dans les dépôts du Musée National; l'expérience que je viens de faire m'en décourage à jamais.

M. R. présente un cas intéressant d'hypertrophie du moi poussée jusqu'à l'invraisemblable et il a dans sa science une confiance vraiment déconcertante. Il s'est d'ailleurs peint en quelques traits admirables dans la préface de son dernier ouvrage qu'il nous présente comme le résultat de 30 années d'études. A son avis ce volume renferme la somme de nos connaissances sur la Suisse sous la domination romaine et constitue une œuvre fondamentale qui pendant nombre d'années restera une source inépuisable de renseignements! A-t-on

jamais vu pareille absence de modestie, semblable outrecuidance? N'est-ce pas lui d'ailleurs qui écrivait, il n'y a pas si longtemps, que « le nombre des sujets sur lesquels il est capable de confabuler — et sans doute aussi d'écrire — est illimité »? N'est-ce pas lui encore qui, plus récemment, avouait modestement qu'il était seul capable en Suisse à pouvoir écrire l'ouvrage dont nous allons parler. Sur ce point nous devons en toute franchise, lui donner raison. R. était certainement, à notre connaissance, le seul qui fût capable d'écrire, sur un sujet aussi captivant, un livre aussi déplorable!

Le lecteur le moins prévenu s'apercevra dès les premiers chapitres que notre auteur est aussi étranger que possible au sujet qu'il traite; R. nous procure le spectacle peut-être unique au monde d'un auteur (nous ne disons pas un savant) qui pendant trente années (c'est lui même qui l'avoue) a étudié un sujet sans en comprendre un traitre mot. Car il est évident que R. n'a rien compris ni à l'organisation de l'empire, ni à l'administration des provinces, ni au développement de notre pays sous l'autorité romaine. Cet ouvrage présente encore une originalité: Sur la foi du titre, le lecteur peut s'imaginer que les Helvètes vont y jouer le premier rôle et qu'il apprendra à leur sujet tout ce que l'on peut savoir. Que ce lecteur naïf se détrompe. Des Helvètes, il n'en sera pour ainsi dire pas question, et seulement lorsque l'auteur ne pourra vraiment pas faire autrement. La raison de ce dédain? Elle est très simple. Sur les Helvètes, on a peu écrit. L'auteur aurait donc dû travailler lui-même ce sujet, lire de nombreux travaux, combiner des renseignements divers, en un mot faire œuvre de savant, ce dont il est parfaitement incapable. Tandis que sur la civilisation romaine en général, on possède de nombreux et gros volumes qu'il n'avait qu'à mettre sur fiches ou à copier. Dans un livre sur les Helvètes, on s'attendrait tout au moins à trouver une description de leur ville principale, Avenches, et des nombreux *vici* qui peuplaient le pays. Mais non. Quant l'auteur voudra nous décrire une ville helvète, il choisira Augusta, colonie romaine créée sur le territoire des Rauraques! Pourquoi? Parce qu'il est Bâlois! Augusta lui était mieux connue et surtout il avait sous la main quelques ouvrages à piller, tandis qu'il ignore tout d'Avenches et des autres localités.

Examinons maintenant plus en détail ce prétendu chef-d'œuvre. Nous nous bornerons aux premiers chapitres qui suffiront au lecteur à se faire une opinion; le reste du volume n'est pas meilleur, si non pire.

Dans une des premières pages, R. trace la frontière entre Helvètes et Rhètes avant la conquête. Cette frontière, c'est celle des deux provinces sous l'empire, d'après Kiepert. R. se doute-t-il qu'il y a de fortes présomptions pour que la limite rhéto-helvète diffère sensiblement de celle des provinces de Rhétie et de Gaule, et que la frontière telle qu'elle est tracée est une simple hypothèse du géographe allemand, donc sujette à discussion? Tout cela ne serait rien si R., pour faire parade de son érudition, n'ajoutait que, le long de cette frontière, à l'époque romaine, il y avait des postes de douane à Zurich et *Pfyn*. D'abord on ne voit pas bien ce que ce renseignement vient faire là,

puisque l'auteur aura l'occasion de revenir à plusieurs reprises sur ces stations de douane. Mais le plus grave c'est qu'il commet une grossière erreur. Jamais, du moins à ma connaissance, il n'y a eu de station à Pfyn.

A la page suivante, parlant des quatre *pagi* des Helvètes, dont trois seulement nous sont connus par leurs noms, R. ne craint pas d'affirmer que c'est César qui mentionne les Tougeni. J'avais pour ma part toujours cru jusqu'à ce jour que les Tougeni étaient nommés par le seul Strabon. Pour un livre annoncé comme fondamental, ne voilà-t-il pas un début plutôt bien fâcheux? Le reste de ce premier chapitre est rempli par des renseignements généraux sur les Celtes, et R. ne me paraît pas les avoir puisés aux sources les plus récentes, puisque pour lui les Druides sont toujours les hommes des chênes. En passant, relevons quelques perles: le beurre, nous dit-il, servait seulement de pomade pour les cheveux, ce qui est probablement vrai. Mais il rancissait facilement ce qui, ajoute philosophiquement notre auteur, était bien égal aux dames gauloises! Un peu plus loin, R. nous raconte que les envoyés des divers peuples chargés de préparer la migration de 58 se réunirent à Avenches ou . . . ailleurs. Ne voilà-t-il pas un renseignement qui vaut son pesant d'or? feu La Palisse n'eut pas mieux dit.

Le chapitre II est consacré à nous raconter la migration des Helvètes, et beaucoup d'autres choses: la conquête de la Gaule, l'histoire de César et de son assassinat, les débuts d'Auguste, toutes choses qui sont sans rapport avec le sujet du livre.

Au chap. III, R. nous raconte l'histoire des empereurs du Ier siècle, histoire qui n'a rien à faire avec celle des Helvètes; nous y trouvons un récit des évènements de l'an 69. Ces évènements nous sont racontés par Tacite d'une façon, il est vrai, assez obscure. Mais R. trouve le moyen de les obscurcir encore; il prend en outre avec le récit de l'auteur romain des libertés incroyables. Tacite dit que les Helvètes, battus par les Romains, cherchèrent un refuge sur une montagne boisée, le Vocetius. R. change tout cela: Les Helvètes avant la bataille, nous dit-il, se sont retranchés au sommet d'une montagne boisée où ils sont attaqués et battus par les Romains. Un peu plus loin, dans un autre chapitre (p. 144), R. nous apprendra que les troupes helvètes qui tenaient le fort, à la frontière de leur pays s'appelaient des Gaesates! Il ignore donc que les Gaesates étaient des mercenaires, comprenant sans doute une forte proportion de Germains, qui combattirent au IIIe siècle avant notre ère à la solde des Gaulois établis en Italie contre les Romains?

Au cours de ces 30 années d'études, notre auteur a éprouvé au moins une fois une immense joie: le jour où il a découvert la signification du surnom de Caligula. Et comme il a un cœur d'or, il a voulu que ses lecteurs participent à sa joie. Aussi, chaque fois que reviendra le nom de cet empereur, il ne manquera jamais d'ajouter (les-petites-bottes-militaires)! N'est-ce pas délicieusement puéril? D'ailleurs on a souvent l'impression que ce volume n'est pas écrit par un auteur sachant composer un ouvrage mais qu'il est l'œuvre d'un élève s'essayant à quelque composition.

De l'administration d'une province romaine, R. n'a que des notions très vagues. Au lieu de nous donner un clair tableau de la façon dont la *civitas* des Helvètes fut incorporée à la Gaule puis aux deux Germanies, il nous donne au chap. IV un pot-pourri dans lequel l'organisation de la maison impériale se mêle à tout ce que les ouvrages nous apprennent sur la vie des Romains à Rome. Pour ne pas allonger outre mesure ce compte-rendu, bornons-nous à en étudier encore deux chapitres des plus typiques.

L'un s'intitule le camp de Vindonissa. Chapitre facile à écrire, l'auteur n'ayant qu'à copier Mr. S. Heuberger. Néamoins R. n'arrive à nous donner du camp romain qu'un tableau vague et imprécis et truffé de grossières erreurs.

Il est possible qu'au début de notre ère ce camp ait été créé par la XIIIe légion qui n'a laissé pour ainsi dire aucune trace de son passage. Mais comme R. a lu que les XIe et XXIe légions qui avaient succédé à la XIIIe avaient laissé en Suisse d'innombrables souvenirs, en particulier des tuiles à leurs estampilles, il n'hésite pas à affirmer que la XIIIe légion a aussi signalé sa présence par de nombreuses tuiles estampillées! Et comme quand on a dit une bêtise, il est toujours préférable de la répéter pour bien montrer qu'elle n'est pas involontaire, à deux reprises encore R. nous parlera des tuiles de la XIIIe légion!

Malgré les documents qu'il avait sous les yeux, R. nous affirmera sans sourciller que les tours qui flanquaient les portes N. et O. du camp sont demi rondes, alors que tous les plans (et même sa planche 12) les montrent carrées. Il a aussi vu près de la porte E. (qu'il vient de nous dire être enterrée sous la route) les palissades qui flanquent en réalité la porte N. Mais le plus joli c'est son histoire du Forum-caserne des gladiateurs, à laquelle il n'a pas compris un traitre mot. Ce bâtiment avait été dénommé hypothétiquement „caserne des gladiateurs". Or il y a quelques années, un archéologue a démontré que c'est un forum ou marché. Parfait. Mais comme R. ne connaît en fait de forum que celui de Pompéi, immédiatement il ajoute que le forum de Vindonissa était entouré de bâtiments administratifs. S'il avait jeté un simple coup d'œil sur un plan, il aurait pu voir que ces prétendus bâtiments sont des boutiques! Puis comme, malgré tout, il regrette la caserne, il répètera à deux reprises que celle-ci se trouve près de l'amphithéâtre (p. 139 et 140), sans se rendre compte de la confusion qu'il commet. La fin du chapitre est consacrée à la suite de l'histoire de l'empire. R. a dû dépouiller avec conscience une histoire romaine, car il ne nous fera pas grâce d'un seul empereur et pour terminer cet extraordinaire chapitre, il nous racontera l'histoire de Brugg de 1024 à 1415!

Le lecteur qui désire se renseigner sur la topographie d'Augusta aura tout naturellement l'idée de se reporter au chapitre intitulé „une visite de la ville d'Augusta". Voyons donc rapidement quel était l'aspect de cette colonie. L'auteur nous parle d'abord d'un mur construit au IIIe siècle, sans nous dire bien exactement où se trouve ce mur, puis d'un castel qui défendait la ville,

et il saisit cette occasion pour nous répéter ce qu'il nous a déjà dit et redit sur les diverses légions qui se sont succédées chez les Helvètes. Puis vient la mention d'une porte dans un mur et d'une canalisation. R. passe ensuite à la description d'une maison pompéienne avec atrium et péristyle. Que cette maison devait donc être confortable en hiver, lorsque la neige tombait à gros flocons! R. n'a donc jamais examiné le plan d'une maison romaine sous nos latitudes? Il n'a donc pas constaté que ce plan n'a rien de pompéien? Il ne se rend donc pas compte que les Romains étaient gens bien trop pratiques pour ne pas adapter le plan de leurs demeures au climat du pays? La maison décrite, R. passe tout naturellement à ce qui se passait entre ses murs, repas, toilette, costumes, vie de famille. Description d'une basilique romaine. Puis, sans transition, on passe aux repas de midi et du soir, puis aux bains. Description des thermes de Rome et de Pompéi. Nouvelle description d'un repas du soir, d'une villa, d'une chasse; donations et testaments. Description des villas de Pline. Ce pot-pourri a la prétention de donner au lecteur une idée de ce qu'était Augusta. Qui se douterait que cette ville possédait un théâtre, un temple, un „nympheum", dont on voit les ruines en dessus du sol et que les fouilles nous ont révélé la présence de plusieurs autres bâtiments importants?

De toute évidence, ce volume est l'œuvre d'un homme qui n'a pas la moindre idée de ce que c'est que la composition d'un ouvrage, de la manière dont les matériaux doivent être groupés et le sujet étudié. Ce pauvre docteur s'imagine sans doute qu'il suffit d'ammasser pendant 30 ans des montagnes de fiches et de les déverser ensuite pêle-mêle sur la tête du lecteur pour composer un livre. On nous trouvera peut-être bien sévère pour l'auteur et son œuvre; que nos lecteurs soient bien persuadés que ce que nous en avons dit est loin d'être l'expression de notre intime pensée.

Parlerons-nous de l'illustration qui n'existe pas à proprement parler? R. avait projeté d'emprunter au Musée National plus d'une centaine de clichés publiés dans „l'Indicateur d'antiquités suisses". Façon simple et surtout bon marché d'illustrer un ouvrage. Devant le refus énergique de la Direction (j'y suis pour quelque chose, et je m'en félicite), il a été obligé de s'adresser à d'autres sources. Des 70 clichés reproduits, une trentaine à peine concernent des antiquités suisses. Il sont pour la plupart prêtés par le Musée National et ceux de Brugg et de Berne. R. s'est d'ailleurs bien gardé d'indiquer leur provenance. Il est pourtant une règle de courtoisie internationale, en usage chez tous les peuples civilisés, qui veut que, lorsqu'un auteur emprunte à un ouvrage une illustration, il le mentione (et cela d'autant plus quand les clichés sont prêtés!) Mais R. paraît être aussi étranger à ce scrupule qu'il est étranger à cette règle non moins élémentaire de probité scientifique qui veut qu'un auteur cite les ouvrages auxquels il a eu recours. Est-ce qu'en ne citant aucun des ouvrages qu'il a pillés ou copiés, R. s'imagine par hasard impressionner le bon public et lui faire accroire que tout ce qu'il écrit, il le tire de son propre fond? En somme, dans cet énorme volume, pas une ligne

rien, n'appartient en propre à l'auteur, puisque tout provient d'un pillage éhonté, et que ce n'est pas faire œuvre d'auteur que de copier bout à bout des paquets de fiches. Si, pardon, il y a quelque chose qui appartient bien en propre à R. et dont personne ne songera à lui contester la propriété: ce sont les fautes et les erreurs, qui émaillent son œuvre.

En resumé, ce livre est parfaitement inutile et nuisible. Inutile parce qu'il répète ce qui a été dit ailleurs; nuisible parce que rempli d'erreurs.

Zurich. D. Viollier.

DR. JUR. HEINRICH FALLER. *Das Fallrecht.* Ein rechtsvergleichender Versuch mit besonderer Berücksichtigung mittelalterlicher Quellen. (Chur 1919.)

Der Verfasser nennt die unter dem Titel *das Fallrecht* vorliegende Freiburger Dissertation einen „*rechtsvergleichenden* Versuch". Das ist insofern irreführend als man unter Rechtsvergleichung gemeinhin nur die Vergleichung des Rechtes verschiedener Völker in seinen leitenden Gesichtspunkten versteht. Was aber Faller bringt ist im wesentlichen aus östreichischen, schweizerischen, schwäbischen und niederrheinischen Rechten geschöpft, und es handelt sich hier also einzig um deutschrechtliche Quellen.

Fallrecht bedeutet den Rechtsgrundsatz, daß Liegenschaften ohne Nachkommen Verstorbener nicht schlechtweg von deren nächsten Verwandten geerbt wurden. Sondern was der Verstorbene selber von der Vaterseite geerbt hatte, erbt sein nächster *väterlicher* Verwandter; und was er an Liegenschaften von der Mutter erbte, fällt an des Verstorbenen nächsten Verwandten *von der Mutterseite.* Oft sind dabei die Eltern selber vom Erbrecht ausgeschlossen. Dieses Fallrecht wurde formelhaft etwa so ausgedrückt: „paterna paternis, materna maternis". Es sollte verhindern, daß auf dem Umwege eines Erbganges das zu einer Familie gehörende Gut sich an ihr nicht Verwandte vererbte. Sein Vorkommen weist der Verfasser nun in Rechten der besagten Gebiete ziemlich eingehend nach. Ausführlicher wird auf das Fallrecht der vielen graubündnerischen Rechte vom 15. bis zum 18. Jh. eingegangen. Allerdings konnten wesentlich neue Gesichtspunkte dabei nicht gewonnen werden.

Zu begrüßen ist die Heranziehung des Protokolls einer östreichischen Kommission, welche die in *Östreich* zwischen den alten Landsgebräuchen und dem recipierten römischen Recht entstandenen Unstimmigkeiten im Erbrecht ausmerzen und neues zeitgemäßes Recht schaffen sollte.

Da kam auch das Fallrecht zur Sprache. Die im Protokoll dafür und dawider vorgebrachten Argumente sind von Faller S. 46 f. abgedruckt und bilden ein hübsches einzelnes Beispiel, wie das alte einheimische Recht der gewandteren Dialektik der Romanisten zum Opfer fiel. Denn in dem aus diesen Verhandlungen hervorgegangenen Landesgesetz wurde dann das Fallrecht als „irrige Lands-Gewohnheit" ausdrücklich beseitigt.

Basel. Prof. Jacob Wackernagel.

Aktensammlung zur Geschichte der Basler Reformation in den Jahren 1519 bis Anfang 1534. Herausgegeben von EMIL DÜRR I Band 1519-Juni 1525. XXII 553 S. Basel, Verlag der historischen und antiquarischen Gesellschaft 1921.

Neben Eglis Aktensammlung zur Zürcherischen Reformationsgeschichte und Steck-Toblers Publikation zur Reformationsgeschichte Berns tritt in vorliegendem Urkundenbande Basel, und wir möchten wünschen, daß der Abschluß des Basler Werkes sich nicht allzu lange verzögere, damit das Material zur Geschichte der Reformation Zwinglis — darum geht es ja — im Wesentlichen abgeschlossen vorliegt. Laut Vorwort werden wir mit drei Bänden zu rechnen haben, und daß die Vollendung des ersten Bandes 13 Jahre brauchte (1908 beschloss die historische und antiquarische Gesellschaft in Basel die Herausgabe der Aktensammlung), ist hoffentlich kein böses Omen.

Die Anlage der Publikation ist, abgesehen von anderen Typen und besserem Papier, den beiden erwähnten anderen Sammlungen entsprechend. Nur ist ganz [1] auf Erläuterungen verzichtet worden, die bei Egli und Steck-Tobler doch hie und da sich finden. Konsequent ist dieser Radikalismus, aber er erschwert die Benutzung des Werkes; eine kurze Notiz, etwa bei im Texte erwähnten Aktenstücken oder Druckwerken könnte manches Nachschlagen ersparen. Der Druck ist äußerst korrekt; ich notiere an Druckfehlern nur: Nr. 49 S. 14 Z. 2 v. u. wohl: alter statt: altar; Nr. 189 S. 90 Z. 3 streiche das eine: auch; Nr. 208 S. 117 Z. 1 wohl: antwort statt: antwart vgl. Z. 4; Nr. 267 S. 145 Z. 13 lies: seditionum; N. 316 S. 180 Anm. Z. 2 v. u. streiche: sich; Nr. 439 S. 322 Z. 15 ist das Komma hinter: was, statt hinter: dan zu setzen; S. 373 ist die Anmerkung auf die falsche Seite geraten; S. 504 Z. 30 u. 31 wohl: beschlagen, statt: beschalgen.

Der Band enthält 551 Nummern, von denen 527 bis dahin ungedruckt waren. In der Auswahl der Dokumente sind — mit Recht — die Grenzen weit gesteckt worden; es soll ein Kulturbild geboten, die Ursachen und allgemeinen Bedingungen der Reformation auf Basler Boden (Stadt und Landschaft, hingegen Bistum nur soweit es zur Stadt in Beziehung trat) klargemacht werden. Natürlich blieben Privatakten im eigentlichen Sinne ausgeschlossen. Die Grenzen sind da sehr glücklich gezogen, und die Auswahl auch dem schon bekannten, stellenweise sogar anderweitig mustergültig abgedruckten Material gegenüber, ist gut getroffen. Auch die Editionsgrundsätze sind zu billigen. Das überlieferte Schriftbild ist so getreu wie möglich gewahrt, um auch den Ansprüchen der Germanisten zu genügen; dieselben seien aufmerksam gemacht auf den Erklärungsversuch des Herausgebers für die Konsonantenverdoppelung: Veranlassung für den Vorleser, den Schlußton eines Wortes besser zu markieren oder zu heben, was ein Ersatz gewesen wäre für das Schwinden der alten vollen Endungen. Darüber wird man streiten können, ob der Herausgeber gut daran tat, auf eine über das Formale hinausgehende Einleitung zu verzichten. Es ist doch nicht unbedingt notwendig, daß sie «eine Verarbeitung des Stoffes darstellen und eine Auffassung und ein Werturteil über das Material

festlegen würde» (S. XIII), sie könnte sich beschränken, in durchaus objektiv referierender Weise, auf eine sachlich gruppierte Materialzusammenfassung, die als solche sehr willkommen und dem Benutzer eine gute Wegleitung wäre, zumal ja die erläuternden Anmerkungen im Texte fehlen. Schon jetzt sei der dringende Wunsch ausgesprochen, es möchte das dem Schlusse des Werkes beizugebende Register ein möglichst eingehendes, speziell auch als Sachregister, sein. Sonst besteht Gefahr, daß das vortreffliche Werk nicht genügend ausgeschöpft werde.

Die fehlende Einleitung kann der Referent natürlich seinerseits nicht nachbringen. Ich beschränke mich auf die Namhaftmachung einiger Momente: der Band beginnt mit dem 3. Januar 1519 und schließt mit dem 30. Juni 1525; wir stehen also noch ganz in den Prolegomena der Reformation, erhalten aber schon das Material für den Bauernkrieg, aus dem die verschiedenen «Freiheitsbriefe» herausgehoben seien, die in Nr. 499 f. in einer ausgezeichneten summarischen Konkordanz übersichtlich verarbeitet sind. Sehr wertvoll sind die verschiedenen Inventare von Kirchen und Klöstern oder die Verzeichnisse von Geistlichen. Stellen begreiflicherweise Basel und Zürch das meiste Aktenmaterial, so hat das Karlsruher General-Landesarchiv aus verschwundenen Akten des Basler Domkapitels verschiedene wichtige Kopien beigesteuert. Die in Basel so wichtige Tätigkeit der Buchdrucker, etwa in der Verbreitung Karlstadtscher Traktate u. a., wird neu beleuchtet, Notizen über Hutten, Hubmaier, Hugwald, Eck, Erasmus, Zwingli und die Zürcher Reformation, Bonifaz Wolfhart und natürlich Oekolampad finden sich mehr oder minder reichlich, dazu sehr viel Kulturgeschichtliches. Neu ist die Mitteilung über die doppelte Überlieferung des Mandates von Mai/Juni 1523 (Nr. 151), oder die Fixierung des Datums der Farelschen Disputation auf den 3. März 1524 (Nr. 195 Anm.) Aufmerksam gemacht sei auf die Lösung der Frage, welche der beiden Redaktionen der Beschwerdeartikel der Ämter gegenüber der Stadt Basel die Priorität beanspruchen darf (Nr. 407). Was alles in diesem Bande steckt, hat Rud. Wackernagels Basler Reformationsgeschichte einigermaßen zeigen können; auf sie darf hier verwiesen werden.

Zürich. W. Köhler.

JOHANN ADAM. *Evangelische Kirchengeschichte der Stadt Straßburg bis zur französischen Revolution.* XVIII + 496 S. Straßburg, J. H. E. Heitz. 1922.

Diese Kirchengeschichte der Stadt Straßburg («Stadt» hat dabei einen Akzent, die Darstellung der Geschichte der Landschaft ist einem späteren Werke vorbehalten) war als Jubiläumsgabe zum Reformationsgedächtnis 1917 gedacht; der Krieg verhinderte das Erscheinen, und die nach dem Kriege eingetretene politische Veränderung verrät ein kurzes, rein referierendes Vorwort des Kirchenhistorikers an der neu besetzten faculté de théologie protestante de Strasbourg Paul Sabatier in französischer Sprache. Das Werk des durch seine katechetische Geschichte des Elsasses und zahlreiche fachwissenschaftliche Aufsätze vorteilhaft bekannt gewordenen Verfassers ist die erste evangelische Kirchengeschichte der Stadt Straßburg

bis zur französischen Revolution; denn die bekannte elsässische Reformationsgeschichte von T. W. Röhrich ging nicht über das 16. Jahrhundert hinaus, und Röhrichs spätere « Mitteilungen aus der Geschichte der evangelischen Kirche des Elsasses » streiften nur kurz das 17. und 18. Jahrhundert. So ist der ganze zweite Teil des vorliegenden Buches, anhebend mit S. 369, wesentlich Neuland, womit natürlich nicht gesagt werden soll, daß der erste Teil, die Reformationsgeschichte nur Bekanntes böte; vielmehr bedeutet Adams Darstellung einen großen Fortschritt über Röhrich hinaus — liegen doch neunzig Jahre zwischen beiden Werken! Besonderen Nachdruck hat der Verfasser auf die Entwicklung der innerkirchlichen Verhältnisse (Liturgik, kirchlicher Unterricht, Gesangbücher u. dgl.) gelegt, was bei der hier vielfach vorbildlichen Stellung Straßburgs besonders dankenswert ist. Aufgebaut ist das Werk durchweg auf Quellen erster Hand, d. h. auf den reichen handschriftlichen Schätzen des Straßburger Staatsarchivs und des mit ihm vereinigten Thomasarchivs, sowie des Bezirksarchivs des Unterelsaß; auswärtige Archive sind allem Anschein nach nicht benutzt worden. Das ist angesichts der Entstehung des Buches während der Kriegszeit nicht zu verwundern, ich glaube auch nicht, daß durch Heranziehung jener das Bild sich wesentlich verschieben wird, aber einige neue Lichter werden doch wohl hie und da aufgesetzt werden können. Vielleicht darf ich auf die Akten des Zürcher Staatsarchivs A 208, 1—4 hinweisen, in denen u. a. sich Folgendes befindet: die reformierten Orte treten für freie Religionsübung der Hugenotten in Straßburg auf Veranlassung Pfalzgraf Johann Casimirs und Genfs ein; Ratschlag von Zürich; Schreiben der vier reformierten Schweizer Städte betr. Straßburgs Prediger 1587; ausführliche Beschwerdeschrift des Herzogs Johann von Pfalz-Zweibrücken über die Verfolgungssucht der Straßburger lutherischen Geistlichen gegen den calvinistisch-reform. Gottesdienst; Beschwerde der protestantischen Orte gegen eine Straßburger Schmähschrift über Prof. Th. Zwinger in Basel und die reformierte Lehre; Unterstützung des Kirchenbaus der reformierten Gemeinde in Straßburg in Wolfsheim; Supplikation der reformierten Gemeinde (Pfarrer Lukas Gernler) um Beisteuer, und sonstige Interzessionstätigkeit für die Straßburger Reformierten.

Der große Gang der Entwicklung war Adam natürlich durch die bisherige Forschung vorgezeichnet: den großen Einschnitt bildet das Jahr 1598, mit dem die Gegenreformation einsetzt; die Zeit vorher und nachher zerfällt in je zwei Abschnitte, es gilt das Hochkommen der Reformation wesentlich oberländischen Gepräges in Auseinandersetzung mit den Katholiken, den Täufern, den Zwinglianern, und die Lutheranisierung der Straßburger Kirche, anderseits die Alleinherrschaft der lutherischen Kirche (1598—1681) und ihren Kampf um die Existenz, der mit der französischen Okkupation und der dadurch bedingten Katholisierung beginnt. Auf einem knapp, aber gut gezeichneten Überblick über die mittelalterlichen Kulturzustände erheben sich « die Anfänge der Reformation », für die Straß-

burgs Bedeutung als Druckort sehr wesentlich war. Vorkämpfer wird Matthäus Zell, bis daß « die eigentlichen Reformatoren Straßburgs » 1523 Capito und Bucer erscheinen, denen sich, ebenfalls 1523, Hedio beigesellt. Wie so oft, ermöglichte auch hier das Mandat des Nürnberger Reichstages die geschickt ausgenutzte reichsrechtliche Deckung; in der Passionszeit 1524 wurde in Straßburg als in einer der ersten Städte deutsche Messe gelesen, der katholische Widerstand (Murner, Treger, Gebwiler, Cochlaeus) wurde überwunden, Unterricht, Armenpflege, Sittenpolizei geordnet, und schon kann Straßburg Zufluchtsstätte werden für Glaubensflüchtlinge. Die Krisen des Bauernkrieges und Täufertums werden durch geschickte Vermittlungspolitik überwunden (der S. 112 erwähnte ungebildete Wiedertäufer aus Benfeld ist, nebenbei bemerkt, Hans Wolls, vgl. krit. Zwingliausgabe VIII, S. 623, Anm. 5), Straßburg freilich wird dank seiner Milde ein Zufluchtsort der Täuferei. Wenn nun Adam mit Recht den anfänglich streng lutherischen Charakter der Reformationsbewegung hervorhebt und alsbald zum Abendmahlsstreit übergeht, so macht er Bucer, den ursprünglich hier lutherisch Denkenden, zum Zwinglianer, arbeitet infolgedessen für den ganzen Verlauf des Streites nur mit dem Gegensatz: Luther und Zwingli (S. 125 ff.). Das ist nicht richtig, vielmehr vertritt Bucer von Beginn des Streites an eine besondere, vermittelnde Position, die auf Erasmus von Rotterdam fußt; es ist die Position, die weiterhin als die oberländische Bedeutung gewann, bis sie vom Luthertum absorbiert wurde. Die Verkennung dieser Eigenart läßt das von Adam gebotene dogmengeschichtliche Bild als etwas schief erscheinen (für die nähere Begründung verweise ich auf mein Buch: Zwingli und Luther, ihr Streit um das Abendmahl, 1924; hier auch eine Darstellung des Streithandels zwischen Bugenhagen und Bucer, S. 129; daß der Berner Thomas v. Hofen den Bericht über das Badener Religionsgespräch verfaßte, ist von E. Stähelin in Zeitschr. für Kirchengesch., Bd. 37, bestritten worden, zu S. 128). Irrig ist auch die Darstellung, daß die Schwabacher Artikel hinter das Marburger Religionsgespräch fallen (S. 166); sie sind vor ihm verfaßt (vgl. H. v. Schubert: Bekenntnisbildung und Religionspolitik, 1910, S. 21 ff.). Sehr fein ist dann wieder die Entstehung und erste Tätigkeit des neuen Kirchenregimentes geschildert (Ehegericht, Synode, Kirchenordnung, Kirchenzucht, Konfirmation, die äußerst interessante « christliche Gemeinschaft » = ein Vorläufer der collegia pietatis in Jung St. Peter). Dem in Straßburg bekanntlich dank der Toleranz der Reformatoren, von denen Capito selbst vorübergehend vom « Sektengeist » angekränkelt wurde, sehr starken Täufertum, sowie der französischen Exulantengemeinde, an der Calvin wirkte, sind Sonderkapitel gewidmet. Bei der Darstellung der Unionsverhandlungen in der Abendmahlsfrage wäre zu S. 229 zu bemerken, daß Ambrosius Blaurer schon viel früher als « seit einigen Monaten » sich von Bucer beeinflussen ließ; der Konstanzer hat im Abendmahlsstreite von Anfang an Bucerisch gedacht. Sehr eingehend sind die durch das Interim

geschaffenen schwierigen Verhältnisse geschildert worden; das Interim konnte erst 1559 wieder abgeschafft werden. Das Bistum für die Reformation zu gewinnen, mißglückte, aber es kostete auch diese Frage Kämpfe. Mit Recht wird herausgehoben, daß die Lutheranisierung Straßburgs nicht erst mit Marbach beginnt, vielmehr durch die Wittenberger Konkordie markiert wird; doch hat Marbach das Begonnene zur Vollendung geführt. Zur Seite traten ihm Johannes Pappus und Johannes Piscator, doch schwenkte dieser bekanntlich bald zum Calvinismus um. Die Kirchenordnung von 1598, angeschlossen an die württembergische von 1553, drückt mit der offiziellen Anerkennung der Konkordienformel das Siegel auf das Luthertum. Schon nach 80 Jahren ist die lutherische Alleinherrschaft durch die langsam vordringende Gegenreformation gebrochen. Die gegenseitige Polemik erreicht ihren Höhepunkt mit der Feier des Reformationsjubiläums 1617, politisch glückte die Restitution des Bischofs erst mit der französischen Okkupation; der letzte evangelische Gottesdienst im Münster fand am 12. Oktober 1681 statt, Donnerstag, den 23. zog Ludwig XIV. ein, 1683 kamen die Jesuiten, alle wichtigen städtischen Ämter wurden mit Katholiken besetzt, das Reformationsjubiläum 1717 konnte nicht mehr gefeiert werden.

Daß die Schweiz, speziell die schweizerische Kirchengeschichte, in das Buch von Adam stark hineinspielt, ist selbstverständlich. Ich hebe Einiges heraus: Vadian als Verfasser der bei Johann Prüß in Straßburg gedruckten Satire « Karsthans » (S. 25), der aus Freiburg i. d. Schw. stammende Augustinerprior Konrad Träger (S. 29), Capitos Verwarnung an die Brüder von Landen und Stetten gemeiner Eidgenoßschaft (S. 78), Seb. Meyer (S. 81), Jak. Other (101), Joh. Mantel (über den übrigens G. Bossert im Ergänzungsbande der Hauck'schen Realenzyklopädie unterrichtet, S. 102), Farel (S. 103), W. Röubli (S. 112, 120), M. Sattler (S. 114), Peter Hasenfratz (Dasypodius, S. 220), der Walliser Simon Steiner (Lithonius, S. 222), Wolfg. Weißenburger und Simon Sulzer (S. 287). Sehr rege ist von Anfang an der Geistesaustausch, die Herübernahme schweizerischer Einrichtungen oder die Hilfe an die Reformierten, als sie von den Lutheranern bedrängt wurden, gewesen. Wichtig ist z. B. die Übernahme des Zürcher Ehegerichtes (S. 98, 177), vorab, wenn die Straßburger Einrichtung dann wieder auf Genf abfärbte. Zu Gunsten der Hugenotten haben sich Bern, Zürich, Basel wiederholt mit den Straßburgern verbunden. Mit Unterstützung der Hilfstruppen aus Zürich und Bern wagten die Straßburger 1592 im bischöflichen Kriege die Offensive. In den Streitigkeiten mit Girolamo Zanchi hatten die Basler und Zürcher Theologen ein Gutachten abzugeben. Mit Recht wurde die Annahme der Konkordienformel als eine politische Unklugheit den reformierten Schweizerkantonen gegenüber empfunden, deren Warnung verhallte, die dann aber treulich den immer mehr zurückgedrängten Calvinisten halfen (vgl. S. 354 die interessante Schilderung des Sondergottesdienstes der Schweizersöldner, oder die fi-

nanzielle Unterstützung der reformierten Pfarrstelle in Wolfisheim durch die Schweizerkantone mit jährlich 1200 Franken, S. 395). Umgekehrt haben bei der Katholisierung Kapuziner aus der schweizerischen Ordensprovinz geholfen (S. 424). Es würde sich wohl lohnen, unter Ergänzung des von Adam beigebrachten Materials durch solches aus den Schweizerarchiven die Beziehungen der Schweiz zu Straßburg einmal monographisch zu behandeln. Etwas sorgfältiger hätten die Akten in den Anmerkungen zitiert werden können.

Zürich. W. Köhler.

P. LONG DES CLAVIÈRES. *La Jeunesse de Grétry.* Besançon 1921.

Es ist noch nicht allzu lange her, daß man mit der Grétry-Forschung Ernst gemacht hat. Die Zahl der zuverlässigen Biographien ist gering. Für die belgische *Académie royale,* die mit der kritischen Herausgabe der «*Reflexions d'un solitaire*», den wunderlichen Memoiren des schriftstellerisch begabten Komponisten (Grétry hatte sich bekanntlich in Rousseaus Einsiedelei bei Montmorency zurückgezogen) beschäftigt ist, wird die vorliegende Genfer Dissertation von Pauline Long des Clavières zweifellos von bedeutendem dokumentarischem Werte, da die Verfasserin darin alles irgendwie Belangreiche, was sich auf Grétrys Jugendjahre und im besondern auf seinen Genferaufenthalt bezieht, zusammengetragen hat. Das nicht nur wissenschaftlich exakt, sondern auch stilistisch anregend geschriebene Buch gibt uns ein anschauliches Bild vom Heranwachsen und den römischen Studienjahren des melodiekundigen, sinnenfrohen Lüttichers. Die verdienstvolle Arbeit führt übrigens über den durch den Buchtitel umschriebenen Zeitraum noch wesentlich hinaus, orientiert über die ersten Pariser Erfolge des Opernkomponisten und gibt am Schluße ein Résumé über seine fernere Laufbahn wie über die Gesamtheit seiner dramatischen Hauptwerke. Mit spezieller Sorgfalt ist das Kapitel über Grétrys Genfer Tätigkeit behandelt. Pauline de Long, abgesehen von den neuen künstlerischen Belegen, die sie beizubringen vermochte, hat darin auf feine Art ein Kulturbild der alten Lemanstadt gezeichnet, so wie sie im 18. Jahrhundert sich präsentierte.

Bekanntlich hat Grétry in Genf seine erste Oper aufgeführt, die den Titel trug: «*Isabelle et Gertrude*». P. de Long ist es bei ihren Studien in der Pariser Nationalbibliothek geglückt, die seit dem Genfer Theaterbrand vom Jahre 1768 verloren geglaubte Partitur zu dieser Jugendoper wieder aufzufinden, deren Libretto Voltaires Verserzählung «*Gertrude ou l'éducation d'une fille*» behandelt und deren musikalische Bekanntschaft zu machen sich entschieden lohnt. Aus den Notenbeispielen zu schließen, die P. de Longs Arbeit beigedruckt sind, trägt dieses Erstlingswerk bereits die hellen, klaren Züge der spätern Meisteropern. Man erkennt den Schöpfer der «*Deux avares*» und des «*Richard Cœur de Lion*». — Verdienstvoll an dem Buche bleibt ferner die analytische Studie, die den sechs in Rom komponierten Streichquartetten des Meisters und seinen Ansichten über die Kirchenmusik gewidmet ist. Sodann hält es P. de Long für sehr wahrscheinlich (genaue Beweise sind noch nicht beigebracht), daß

Grétry in Genf den jungen Mozart begegnet ist. Denn jenes Wunderkind, «*qui exécutait tout à la premiere vue*», das im Sommer 1766 in Genf konzertierte, kann kaum jemand anders gewesen sein als der berühmte Wolfgang, der damals, begleitet von Vater Leopold, auf der Rückreise von Paris begriffen war und nachgewiesenermaßen sich in Genf aufgehalten hat.

Zürich. F. Gysi.

EDUARD SIEBER. *Die Idee des Kleinstaats bei den Denkern des 18. Jahrhunderts in Frankreich und Deutschland.* Basel 1920.

Seitdem Kjellén eine Reihe von Porträtstudien und Chrakterzeichnungen der heutigen Großmächte gegeben hat, liegt die Versuchung nahe, auch die Lebensbedingungen der Kleinstaaten zu untersuchen. Daß die Menschheit beide, Großstaat und Kleinstaat, für ihre Zwecke nötig hat, ist von Kjellén selber hervorgehoben worden. Er hat auch auf die kulturelle Aufgabe hingewiesen, die den Kleinstaaten zufällt. Diese weitumfassende Aufgabe allerdings, die sich mit dem Wesen des Kleinstaates und seinem Verhältnis zum Großstaat beschäftigen müßte, ist nicht von einem Tag auf den andern zu lösen. Es ist auch keineswegs leichter, den Kleinstaat, — wie es Kjellén mit den Großmächten getan, — zum Gegenstand eines biologischen Studiums zu machen.

Die Darstellung *Siebers* nun liest sich wie eine Einleitung, eine historische Einführung zum Kleinstaatenproblem. Er will zeigen, was die französischen und deutschen Denker des 18. Jahrhunderts vom Kleinstaat geurteilt haben. Aus der historischen Betrachtung ergibt sich für den Leser auch die Anregung, jene Ideen, die vor rund hundert Jahren geäußert wurden, nachzuprüfen, wobei wir den Vorteil haben, aus unmittelbarem Erlebnis heraus die dominierende Stellung der Großmächte und die politische und wirtschaftliche Schwäche der Kleinstaaten zu kennen. Wir werden also ganz anders als die Staatstheoretiker Vorteile und Nachteile des Kleinstaates gegen einander absuwägen vermögen.

Der Verf. will untersuchen, inwieweit in den Staatsideen der Denker des 18. Jahrhunderts das Problem der Größe (also des geographischen Umfangs), eine Rolle spielt. Dabei handelt es sich in der Hauptsache «nicht um *reine* Ideen, sondern um solche, die bereits eine bestimmte Gestalt angenommen haben, die nach der empirischen Wirklichkeit hin ausgebaut sind. Der Denker hat damit die reine Idee verlassen und ist in das Gebiet der *Politik* hinabgestiegen. Hier gewinnt nun das Problem der räumlichen Größe eines Staates seine Bedeutung. Es ist eine der wichtigsten Fragen der Politik». Staatstheoretiker, in deren Gedankengängen die räumliche Größe des Staates keine Bedeutung hat, fallen aus dem Rahmen der Betrachtung.

In zwölf gleichmäßig aufgebauten Kapiteln werden die wichtigsten Vertreter der Aufklärungszeit verhört: Voltaire, Montesquieu, Rousseau und die Physiokraten von Rechts wegen an der Spitze; dann die Deutschen und Schweizer Iselin, Friedrich der Große, Schlözer, Spittler, Heeren, Möser, Herder und Johannes von Müller.

Wir dürfen es als ein Zugeständnis an den schweizerischen Leser ansehen, daß auch von Iselin und Müller ausführlich die Rede ist. Zwar spricht

der Verf. dem «Menschenfreund» Iselin keine große Originalität zu, findet aber doch einige für das Problem wertvolle Gedanken. Iselin bekennt sich zum «physiokratischen Staatsideal der gesetzmäßigen Monarchie». Tatsächlich kann er sich sogar mit der Despotie abfinden. Als Physiokrat sieht er das Glück menschlicher Gemeinschaft in einem großen Landwirtschaftsstaat.

Schwieriger ist Johannes von Müller zu fassen. Mit Vorliebe hat er politische Maximen in seine Geschichtsdarstellung verflochten. Aber er hat nie seine Anschauungen systematisch dargelegt. Trotzdem verdienen seine Ansichten über den Kleinstaat eine nähere Betrachtung, «besonders weil er Geschichtsschreiber der Eidgenossenschaft, also des typischen Landes der Kleinstaaten gewesen ist». — *Sieber* bezeichnet die Idee der Freiheit als Grundidee Müllers, wobei sowohl an die individuelle als an die politisch-staatliche Freiheit zu denken sei: «daß nämlich einem Staate gegeben sei, frei seine Verfassung zu gestalten unter Wahrung seiner Unabhängigkeit. Die Erhaltung dieser Freiheit erscheint Müller geradezu als der Zweck eines Staates». Zu dieser Freiheitsidee kommt noch Müllers Vorliebe für alles geschichtlich Gewordene, so besonders für alles geschichtlich gewordene Recht. Nach seiner Meinung, — die aus geschichtlicher Betrachtung hervorgeht, — ist die Erhaltung der Freiheit eng mit dem Kleinstaat verbunden. Nur der Kleinstaat macht die aktive Teilnahme aller Bürger am Staatswesen möglich. Großstaaten beruhen auf der Masse; Kleinstaaten dagegen züchten starke Individuen. Im Kleinstaat steckt mehr lebendige Kraft. Der Großstaat ist ein unförmlicher Körper ohne Seele. Der äußern Macht mißt Müller, ähnlich wie Rousseau und Herder, nur geringen Wert bei. Im Kleinstaat sieht er den Träger des historisch Gewordenen. Die persönliche Eigenart achtet er. Darum wendet er sich schroff gegen den Kosmopolitismus. Jede Verfassung muß sich der Eigenart von Land und Volk anpassen. Dem Großstaat ist die Monarchie zugedacht; Demokratie und Aristokratie dem Kleinstaat. Der Aristokratie gibt Müller den Vorzug. Zum Schutz der Kleinen denkt er sich einen Bund aller kleineren und mittleren Staaten. Der Gleichgewichtslage unter den Mächten legt er große Bedeutung bei.

Diese Gedanken sind freilich mit Vorsicht aufzunehmen. Auch Sieber muß gestehen, daß wir es hier nicht mit einer festumrissenen Kleinstaatsidee zu tun haben. Und wir müssen beifügen, daß sich den vom Verf. angeführten Gedanken Müllers oft ganz anders geartete gegenüberstellen ließen. Müller ist bekanntlich nicht zu allen Zeiten derselbe. Er besitzt vielmehr ein rasches Temperament. Der von S. zitierten Vorliebe Müllers für die Aristokratie ließe sich z. B. das Wort desselben Müller entgegenhalten: «Sind nicht gemäßigte Monarchieen die beste Verfassung?» Oder wir erinnern uns des an Fäsi gerichteten Briefes, der unter der Vorahnung des Zusammenbruches der Eidgenossenschaft geschrieben ist: «Auf offenem Markte werde der geheime Rat abgehalten»! Die Gedanken Müllers haben etwas schillerndes. Er lebt in der Vergangenheit und gehört doch der Aufklärung an. Er schätzt das historisch Gewordene, und doch zerbricht er alte Formen und will Baumeister einer

neuen Zeit sein. Er ist Historiker, Staatsmann, besonders Dichter. Er hat eine gefährliche Phantasie. Staatstheoretiker ist er weniger als Geschichtsschreiber. Aus seinen Äußerungen eine eindeutige Kleinstaatsidee herauszuschälen, dürfte kaum gelingen. Wie übrigens Müller, so waren begreiflicherweise auch die französischen und deutschen Politiker und Historiker, — die im Vordergrund der Untersuchung stehen, — in ihren Staatsauffassungen von ihrer Umgebung, d. h. zunächst von den politischen Verhältnissen ihres eignen Vaterlandes beeinflußt. Wenige unter ihnen haben allerdings bewußt die Wirkung der geographischen Größe auf ihr Staatsideal untersucht. Aber die räumliche Vorstellung vom Staat beherrschte naturgemäß doch ihr Denken. Hervorragende Bedeutung gewann die Frage nach der Größe des Staates einzig in den Überlegungen Rousseaus. Ihm erscheint der Kleinstaat als Idealstaat. Von den großen Mächten erwartet er nichts Gutes. Das Wohl der Menschen gedeiht nur im Kleinstaat. Mit diesen Ansichten stand er freilich außerhalb seiner Zeit. Und er blieb damit allein. Die herrschende Auffassung war diejenige Voltaires, welcher der zentralisierten großen Monarchie den Vorzug gibt. In Deutschland ist es Friedrich der Große, der, von hohen Machtansprüchen erfüllt und von den Gedanken der Aufklärung durchdrungen, nur dem Großstaat Bedeutung zuspricht. Den radikalsten Anhänger und Verteidiger fand die Großmacht in Schlözer. Kleinstaaten sind Gegenstand seiner Verachtung, während Spittler den Staat von mittlerer Größe bevorzugt. In ähnlicher Weise vertritt Heeren ein Ideal der goldenen Mitte. Zu denjenigen, die sich grundsätzlich den rationalistischen Anschauungen des 18. Jahrhunderts entgegenstellen, gehört unter anderem Herder. Jeder geschichtlichen Stufe spricht er eigenen Wert zu. Die Kleinstaaten schätzt er ganz besonders, weil er in ihnen die Träger der Kultur sieht. Gerade von ihnen erwartet er, daß sie die Entwiklung der Menschheit fördern.

Wem mit allgemeinen Mitteilungen nud Erörterungen nicht gedient ist, wer vielmehr genaue Angaben verlangt und sich zudem der Schwierigkeiten bewußt ist, die sich uns entgegenstellen, wenn wir eine klare, von Schlagwörtern freie Vorstellung der in der sogenannten Aufklärung wirksamen Gedankengänge verlangen: der weiß die in den zwölf Abschnitten gegebenen Einzeluntersuchungen zu schätzen. Aber nicht genug. In einem Schlußkapitel werden die gewonnenen Resultate der Einzeluntersuchungen verwertet, um einige große Linien zu ziehen. Die Ideen, welche verschiedenen Staatstheoretikern gemeinschaftlich sind, werden zusammengestellt. Es ergibt sich z. B. naturgemäß, daß die Verteidiger des Kleinstaates der Innenpolitik eine größere Bedeutung zumessen als der Außenpolitik. Die Anhänger des Großstaates legen umgekehrt das Schwergewicht auf die Macht, die ein Staat in seinem Verhältnis zu andern Staaten geltend machen kann und die ihm ein Übergewicht verleiht in der Außenpolitik. Rousseau z. B., der Freund der kleinen Republiken, betrachtet die glänzende äußere Erscheinuug der Großstaaten nur als eine schöne Hülle, welche die innere Hohlheit verdecke. Verwirklichung des Gemeinwillens, gute Gesetze, gute Regierung, gute Verwaltung: das sind seine

Postulate; und diese lassen sich nur im Kleinstaat durchführen. Auch Herder zeigt für außenpolitische Fragen wenig Verständnis. Er richtet sein Augenmerk auf die Kultur, und da erscheinen ihm die Kleinstaaten in ihrer inneren Geschlossenheit fördernder und leistungsfähiger als die Großstaaten. Johannes von Müller beurteilt Völker und Geschichte nach dem Kriterium der Erhaltung der Freiheit. Die Freiheit im Innern steht ihm dabei im Vordergrund. Also auch *er* ein Wortführer kleiner Staaten!

Wer aber dem Großstaat den Vorrang zuerkennt wie Friedrich II., der schätzt eben den Wert der Außenpolitik höher als das Wesen der Innenpolitik. Er ist der Meinung, daß die Machtstellung auch über innere Schwierigkeiten hinweghelfe.

Im Kleinstaat ist nach der Auffassung mancher Denker gerade die im 18. Jahrhundert erhobene Forderung nach Natürlichkeit und Einfachheit erfüllt. Hier trennen sich dann die Wege: den Einen erscheint dieser natürliche Kleinstaat kulturarm, dafür aber zufrieden und ein Hort guter alter Sitte. Die andern stellen ihn an die Spitze kultureller Weiterentwicklung. — Mit der Frage nach dem besten Staat wird auch verknüpft die Frage nach der besten Staats- oder Regierungsform. Auf die Entscheidung hierin ist die Forderung nach dem größeren oder kleineren Staatsgebiet ausschlaggebend. Wer für den Großstaat eintritt, fordert zugleich die monarchische Form. Mit der Idee des Kleinstaates dagegen wird die Demokratie verknüpft. Der Kleinstaat wird zum demokratischen Staat par excellence. Mit der Wertschätzung der Demokratie ist enge verbunden der Glaube an das Ideal der Freiheit, nicht der englischen Freiheit. Diese ließ sich am ehesten verwirklichen in der konstitutionellen Monarchie. Sondern die ideale, alle Lebensgebiete umspannende Freiheit ist verstanden, die aus der Antike abgeleitet wurde. Diese Freiheit, und damit den Kleinstaat gegenüber den Großmächten zu verteidigen: das wird zur dauernden Aufgabe des Kleinstaates. Die außenpolitische Schwäche ist sein Verhängnis. Der Gegensatz von Kleinstaat und Großstaat wird zum Gegensatz von Freiheit und Macht. Deshalb suchten die Kleinstaatler Sicherung durch eine Föderation. Von einzelnen Philosophen wird auch der Gedanke der universalen Einheit des Menschengeschlechts ausgesprochen. In der Entwicklung der Menschheit zur Humanität sieht Herder das Ziel der Geschichte.

In einfacher, klarer, manchmal etwas breitspuriger aber immer anregender Weise hat Sieber diese Gedanken ausgeführt. Seine Schrift ist wie ein schöner Anfang auf einem Gebiet, das noch an weiteren Problemen reich ist.

Bottmingen-Basel. Gustav Steiner.

KARL MEGERLE. *Die Bundesverfassung der Schweiz vom 12. Sept. 1848 und die Verfassung der Paulskirche.* Diss. Tübingen 1922. 73 Seiten.

Karl Megerle kommt nach einer umfassenden, sorgfältig und vorsichtig durchgeführten Untersuchung zu dem Resultat, «daß die Schweizer Bundesverfassung die deutsche Verfassung vom 28. März 1849 nicht unwesentlich beeinflußt hat». Allerdings sei der Einfluß der Bundesverfassung auf das deutsche Verfassungswerk nicht so bedeutend, «wie ihn die Nähe des Vorbildes und der

parallelen Ereignisse, die Ähnlichkeit der Verhältnisse beider Länder, die engen Beziehungen deutscher politischer Kreise zu der Schweiz auf den ersten Blick erwarten lassen könnten».

Was Megerle an Einwirkungen von der Schweiz aus nachzuweisen vermag, ist mehr, als derjenige vorauszusetzen wagt, der weiß, daß die Ähnlichkeit der schweizerischen und deutschen Verhältnisse um 1848 zum guten Teil bloß scheinbar bestand, daß im Gegenteil die Schweiz durch ihre republikanische Tradition und ihre Stellung als neutraler Kleinstaat oft gar nicht im Ernste in Parallele gesetzt werden kann mit dem von monarchischen Kräften beherrschten Deutschland, das mit zwei europäischen Großmächten verwachsen war. Außerdem wirkte, wie Megerle betont, das Vorbild der Vereinigten Staaten von Nordamerika so stark, daß die Schweiz, ihrerseits von der Union beeinflußt, in den Schatten gestellt wurde. Der Sonderbundskrieg und die Schaffung des schweizerischen Bundesstaates machten in Deutschland Aufsehen als Antrieb, als Taten, die sich in politisch erregter Zeit einiger Schlagworte bedienten, die überall Geltung hatten, ohne daß ihnen überall gleiche Verhältnisse zugrunde lagen.

Aber darüber hinaus weist Megerle direkte materielle und formale Spuren schweizerischer Verfassungsbestimmungen in der von der Paulskirche entworfenen Reichsverfassung nach. Besonders C. A. Mittermaier, durch seinen Schüler Dr. Joh. Konrad Kern mit der schweizerischen Verfassungsarbeit vertraut, verwertete z. T. mit Erfolg schweizerische Erfahrungen im Verfassungsausschuß. In wichtigen Fragen, wie bei der Abgrenzung der Rechte des Einzelstaates von den Rechten des Bundes suchte man im Kampfe der Meinungen eigene Ansichten durch Hinweis auf die in den Vereinigten Staaten und in der Schweiz gefundenen Lösungen zu stützen. Der Grundsatz, daß alle nicht ausdrücklich dem Bunde zugewiesenen Befugnisse den Kleinstaaten verbleiben sollten, ist z. B. fast wörtlich aus der Bundesverfassung in den Entwurf der Reichsverfassung hinübergenommen worden (Megerle, Seite 22). Insbesondere hatten die Vertreter republikanischer Ideen und die Verteidiger des Milizsystems reichlich Gelegenheit, auf schweizerische Einrichtungen hinzuweisen; es blieb aber gerade diesen Kräften versagt, sich in Frankfurt durchzusetzen. Auch die in der Schweiz lebhafte Diskussion über Ein- oder Zweikammersystem und die schließlich getroffene Regelung fanden in Frankfurt bei Beratung der entsprechenden Verfassungsartikel Beachtung.

Die Arbeit Megerles zeigt einmal mehr, wie fruchtbar und in die Tiefen leuchtend vergleichende Untersuchungen in ihren positiven und negativen Ergebnissen sein können.

St. Gallen Werner Näf

ROMEO MANZONI. *Gli esuli italiani nella Suizzera.* (da Foscolo a Mazzini) Lugano - Libreria Arnold. 1922.

Il porre nella giusta luce l'opera e la mente di ticinesi ed anzi dei cittadini svizzeri più illuminati, nell'opera di liberazione e di risurrezione dei popoli a noi confinanti e specialmente dell'Italia, con i quali abbiamo comune

tanta parte di storia e l'origine delle stirpi e le diverse colture, è azione doppiamente degna di lode, sia dal lato dell'indagine storica, in senso ristretto, sia, nell'interesse dell'affratellamento tra le moderne nazioni, sorte dalle lotte di quelle epoche.

Il libro postumo di Romeo Manzoni è di tale natura. «Io mi sono domandato più d'una volta quali sarebbero state le sorti d'Italia se per disavventura la Svizzera, l'Inghilterra e il Belgio fossero stati rigorosamente chiuse agli esuli italiani durante il lungo periodo che va dalla caduta di Napoleone I fino al 1859... Alla gestazione della terza Italia non fu certo estranea la loro dimora tra questi monti...» Cosi l'Autore nel suo eloquente proemio.

Noi saremo, in grado, specie sulla scorta dei documenti che abbiamo ricavati dall'Archivio di Stato (Staatsarchiv) e dall'Archivio della polizia di corte (Polizeihofstelle) a Vienna di confermare, in pubblicazioni che stiamo elaborando, non solo quanto qui sopra scrisse Romeo Manzoni, ma potremo anzi dimostrare che alla liberazione dell'Italia concorse poderosamente il Ticino, non appena raggiunta la sua indipendenza nel seno della Confederazione elvetica, e, quasi sempre, con il consenso e l'appoggio fraterno dei migliori confederati.

L'opera dei ticinesi, che già il Manzoni ci pose in alta e nobile luce, riescirà ancora meglio lumeggiata dalle testimonianze della grande avversaria d'allora, l'Austria, ricavate dei suoi Archivi. Vedi pubblicazioni nel *Dovere* di Bellinzona e nella *Gazzetta Ticinese* di Lugano e l'opera recentissima del Dr. Weinmann: *Storia del C. Ticino nel'epoca tarda di Rigenerazione.* 1840 — 1848. Leemann, Zurigo, 1924.

E'però giustizia riconoscere che gli esuli italiani, come anche quelli germanici, resero signorilmente alla Svizzera la ricompensa per l'asilo e per gli appoggi ottenuti, portando tra i nostri monti, dei veri fari di pensiero e d'ideali, delle gagliarde iniziative di progresso, che, appunto perchè seminate in terreno propizio, vi germogliarono prima che non altrove. Basti ricordare l'azione di Pellegrino Rossi, di Camperio, di Mazzini nella *Jeune Suisse* e di tutta la pleade dei loro collaboratori.

Le opere edite nel Ticino nella *Tipografia Elvetica* a Capolago, e nelle Tipografie di Lugano (Ruggia - Ciani) non tutte varcarono i nostri confini col contrabbando, ma servirono senza dubbio ad elevare il livello della coltura nel nostro stesso paese. L'influenza intellettuale esercitata da Carlo Cattaneo, da Brofferio, da Mazzini e da altri, su più e più generazioni di ticinesi, è evidente. Sappiamo che Paolo Usteri si faceva spedire da V. D'Alberti i libri editi nel Ticino, e, viceversa, questi, si forniva, coll'aiuto dell'amico, a Zurigo. —

Vi furono dei periodi in cui il pensiero umano, più nobile e più alto, sembrò essersi rifugiato tra i monti svizzeri per opera dei rifugiati e dei loro collaboratori ticinesi e confederati. Tra i primi citiamo: Stefano Franscini, Luini, Carlo Battaglini, Pioda, Peri. Noi potemmo, in tal modo, precorrere gli eventi, realizzando le riforme costituzionali del 1830 e del 1848 e l'assetto moderno della Confederazione.

Ciò esposto, il libro di R. Manzoni si raccomanda da sè.

Esso si basa su documenti, non però nella misura che noi ci saremmo aspettati. Non ebbe egli a disposizione gli archivi dei Ciani, dei Peri, dei Luini, dei Battaglini? Sono forse scomparse le corrispondenze di quegli uomini coi capi del movimento europeo e svizzero?

Il Manzoni potè invece attingere largamente alla tradizione orale, avendo egli personalmente conosciuti molti dei principali attori di quei drammi storici od i loro più prossimi amici e congiunti. E, da questo lato, ci fornisce un materiale di indagine assai prezioso.

Forse, avrebbe giovato a rendere l'opera più perfetta se l'illustre A. Ghisleri, che ebbe a curarne la pubblicazione con diligente amore, avesse voluto arricchirla di note e di postille ricavate dalle più recenti pubblicazioni in argomento, sia nella Svizzera, sia in Italia. Anche la conoscenza dei documenti degli archivi di Vienna, concernenti il Ticino, avrebbe potuto servire al suo completamento. Ma, in tal caso, bisogna riconoscere che, non avremmo più avuto un libro di Romeo Manzoni. Fu atto di pietà lasciare il lavoro tal quale egli l'aveva preparato.

Ci uniamo anzi al prof. Ghisleri lamentando che non sia possibile ricostruire sulle note lasciate dal Manzoni la continuazione dello studio, sopratutto in riguardo all' «opera non esigua e profittevole alla Svizzera di taluni profughi che fermarono la loro dimora in questo paese» come egli aveva promesso di fare in un secondo volume.

Nessuno l'avrebbe potuto meglio di lui.

Lucerna. Eligio Pometta.

D. Pasquet, *Histoire politique et sociale du peuple américain.* Tome I. X—410 p. pl. Paris (Picard) 1924, in 8.

L'ouvrage de M. Pasquet, agrégé d'histoire et docteur ès-lettres, est un ouvrage de fonds, basé sur une étude approfondie des travaux de synthèse élaborés aux Etats-Unis pendant le dernier demi-siècle. Le tome I, *Des origines à 1825,* qui vient d'être mis en librairie, est richement illustré de gravures et de cartes, tirées des collections de documents contemporains. C'est un livre de bibliothèque précieux à consulter. Le style et le talent d'exposition de l'auteur permettent d'ajouter qu'on ne le quitte pas sans l'avoir au moins parcouru. Son héros, nous dit-il, n'est ni Washington, ni Lincoln, mais le peuple américain tout entier. Il s'est proposé de montrer la naissance et le prodigieux essor de la première nation dont on peut suivre le développement au grand jour de l'histoire.

Autant qu'on en peut juger par ce premier volume où la tableau de la colonisation du continent nord américain est peint avec autant d'exactitude que de couleur, où la genèse des Etats-Unis et de leur constitution fédérale ainsi que des premières décades de son expansion est retracée avec précision, l'auteur a contribué pour une large part à combler le vide qu'il signale à cet égard dans les bibliothèques françaises. On doit lui en savoir gré, mais il faut remarquer qu'il a quelque peu exagéré cette lacune dans

sa préface et sa bibliographie, où il ne donne une énumération complète des travaux de ses devanciers que pour ceux qui ont paru en Amérique. L'*Histoire des Etats-Unis depuis les premiers essais de colonisation jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale* de Laboulaye, qui a consacré tant de talent à enseigner cette histoire au Collège de France, eut certainement mérité une mention. Parmi les ouvrages de langue française dûs à des écrivains suisses ou fixés dans notre pays, on est obligé de rappeler aux lecteurs de M. Pasquet le *Tableau de la situation des Etats-Unis d'Amérique* de Charles Pictet de Rochemont, où l'on trouve dès 1795 la traduction du premier discours du président Washington au Congrès, les volumes de la *Bibliothèque britannique* de Genève auxquels son ministre des finances Gallatin a collaboré et, de notre temps, l'*Histoire de la République des Etats-Unis depuis l'établissement des premières colonies jusqu'à l'élection du président Lincoln* de Jean-Frédéric Astié.

Le professeur Astié, qui fut pasteur à New York avant d'être appelé à la chaire d'histoire de la philosophie et des religions de la Faculté libre de théologie de Lausanne, qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1894, a publié son livre sur les Etats-Unis avec cette épigraphe de Tocqueville:

« La civilisation anglo-américaine est le produit (et ce point de départ doit sans cesse être présent à la pensée) de deux éléments parfaitement distincts, qui ailleurs se sont fait la guerre, mais qu'on est parvenu en Amérique à incorporer en quelque sorte l'un dans l'autre, et à combiner merveilleusement. Je veux parler de l'esprit de religion et de l'esprit de liberté. »

Pour ces deux volumes Laboulaye lui-même a écrit une préface où on lit:

« Une même idée, une même force a poussé les émigrants du XVII^e^ siècle sur le rocher de Plymouth, a soutenu les insurgents du XVIII^e^ siècle contre l'arrogance des Anglais, a couvert l'Amérique de communes indépendantes et de gouvernements libres; cette idée, cette force, c'est la religion de l'Evangile sous sa forme la plus austère: le puritanisme. De même qu'Athènes représente l'art et la poésie, Rome l'esprit de conquête et de gouvernement, l'Amérique représente la floraison du protestantisme. Une Eglise républicaine a enfanté une société qui lui ressemble. En Amérique la liberté est sortie de la religion...

Servis par la persécution même qui les chassait de leur patrie, les premiers émigrants ont laissé au vieux monde son enveloppe féodale: la monarchie de droit divin, la noblesse héréditaire, l'Eglise établie. Maîtres de leur destinée, libres d'un passé qui écrasait leurs frères d'Europe, ils ont tiré du protestantisme une société et un gouvernement conformes à leur idéal religieux. Une foi individuelle a créé une société où règne l'individu. Ce sont les Américains qui les premiers ont proclamé et fait passer dans leurs constitutions la maxime que le gouvernement est fait pour le citoyen et non pas le citoyen pour le gouvernement. Ce sont eux

qui les premiers et les seuls ont donné pour principe à la démocratie le respect du droit individuel et ont ainsi protégé la conscience, la pensée, la parole, contre la tyrannie des majorités, non moins dangereuse que celle des rois. »

Ce point de vue, selon lequel la démocratie américaine apparaît dans l'histoire du monde moderne comme la fille de la Réforme, telle que l'ont conçue et mise en pratique les « Pères pélerins » de la Nouvelle Angleterre, n'est pas celui des Américains du sud, qui n'a point été colonisé par des puritains. M. Pasquet, qui semble ne partager aucune des idées de Laboulaye, s'expose au reproche, non seulement de les avoir trop facilement rangées dans ce qu'il regarde comme une « opinion traditionnelle » dépassée, mais surtout de ne pas avoir suffisamment montré pourquoi elle le serait.

Soucieux jusqu'à l'extrême du détail précis, l'auteur de ce livre st de l'école de ceux qui cherchent avant tout dans l'histoire économique la raison d'être des institutions. Celle des idées, qu'il est nécessaire de mettre en regard et au moins sur le même pied, eut pu lui fournir plus d'une clarté qu'il a négligée. S'il eût étudié par exemple de plus près l'ascendance spirituelle des colons du Massachusetts, il eut évité de dire, après avoir rappelé avec infiniment de raison le vote trop ignoré au loin d'une ancienne loi de Boston, établissant en 1641 le principe de l'instruction obligatoire, que c'était « peut-être pour la première fois dans le monde ».

Dès 1536, le peuple de Genève, adoptant la Réforme par un véritable plébiscite, avant l'arrivée de Calvin, a voté en même temps que « chacun soit tenu d'envoyer ses enfants à l'école ». En 1560 a été préparée et imprimée dans la cité du refuge religieux la fameuse « Geneva Bible », que les passagers du « Mayflower » devaient apporter un jour avec eux, pour toute bibliothèque, sur le rivage de la Nouvelle-Angleterre. On ne voit rien de tout cela dans le livre de M. Pasquet et pourtant celapeut contribuer à faire comprendre pourquoi un président des Etats-Unis, au XX^{e} siècle, a fait choisir Genève comme siège de la Société des Nations.

Genève. Charles Borgeaud.